



A. FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

Une femme remarquable mais non tirée.
(De Gloux de Boston.)



Messieurs les Éditeurs :

Le portrait ci-dessus est une bonne ressemblance de Madame Lydia E. Pinkham, de Lynn, Mass., qui avant tous les autres êtres humains, peut-être véritablement appelée : "L'amie chérie de la femme," comme quelques uns de ses correspondants se plaisent à l'appeler. Elle se dévoue à son œuvre avec zèle; cette œuvre qui est le résultat d'une longue vie d'études. Elle est obligée de garder avec elle six dames assistantes, pour l'aider à répondre à l'immense correspondance qui l'assège tous les jours, chaque lettre révélant une malade d'un caractère spécial, ou exprimant la joie causée par une guérison. Son *Composé Végétal* est une médecine dont la fin est bonne et non mauvaise. J'en ai moi-même fait l'examen et je m'en suis satisfait.

A raison de ses mérites incontestables, il est recommandé et prescrit par les meilleurs médecins du pays. L'un dit : "Il agit comme un charme et épargne beaucoup de douleurs." Il guérit entièrement la pire forme de descente de l'utérus, la leucorrhée, la menstruation irrégulière et douloureuse, tous les dérangements de l'ovaire, l'inflammation, les épanchements, tous les dérangements et les faiblesses épineuses qui en résultent; et il est spécialement précieux à l'époque du changement de vie.

Il pénètre dans toutes les parties du système, et donne une vie et une vigueur nouvelles.

Il enlève la débilité, la fatuosité, fait disparaître tout désir de stimulants et relève la faiblesse de l'estomac. Il guérit l'enflure, les maux de tête, la prostration nerveuse, la débilité générale, l'insomnie, l'accablement, et l'indigestion.

L'habitude de marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et du mal dans le dos, est toujours guérie définitivement par son usage.

Il agit en tous temps et en toutes circonstances en harmonie avec les lois qui gouvernent le système de la femme.

Il ne coûte que \$1 la bouteille ou six bouteilles pour \$5 et est vendu par tous les pharmaciens. Tout avis reçu dans des cas sérieux, et les noms de tous ceux dont la santé a été parfaitement rétablie par l'usage du *Composé Végétal*, peuvent être obtenus en s'adressant à Mad. P., avec un timbre pour la réponse, à sa résidence à Lynn, Mass.

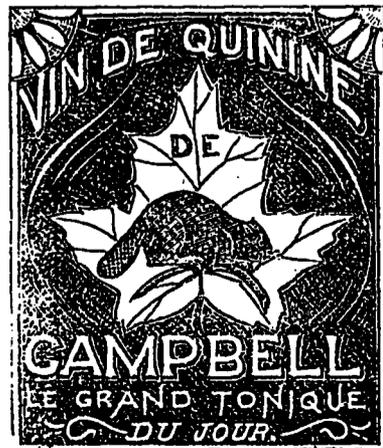
Pour les douleurs des reins chez l'un ou l'autre sexe ce composé est sans rival comme le prouvent d'abondants témoignages.

"Les Pilules pour le Foie," de Mad. Pinkham, dit un écrivain, "sont les meilleures au monde pour la guérison de la constipation, la constitution bilieuse et l'engorgement du foie. Son Purificateur du Sang opère des merveilles dans sa ligne spéciale, et promet bien d'égaliser la popularité du *Composé*."

Tous doivent le respecter comme un ange de merci dont la seule ambition est de faire du bien aux autres.

MAD. A. M. P.
Philadelphia, Pa.

Manufacture à Stanstead, Q. Com
merce approvisonné par les pharmaciens de gros.



LE LUNDI DE PAQUES



—Vous n'auriez pas une place dans votre voiture l'ami ?
—On choisit ses ordures, jeune homme.

—La rue Visitation, hic... s'il vous plaît ?
—Vous n'avez qu'à aller tout droit devant vous.
—Tout droit ? Jamais je n'arriverai

FEUILLETON du 'CANARD'

Voyages très extraordinaires

DE
Saturnin Farandoul
Dans les 5 ou 6 parties du monde
et dans tous les pays connus
et même inconnus de M.
Jules Verne.

ROISIEME PARTIE
A TRAVERS L'AFRIQUE
LES QUATRE REINES

I
Le bateau casserole. Les Niams-Niams manifestent l'intention de manger du Farandoul bouilli. Kmotion dans le monde savant. Arrivée triomphale chez les Makalolos.

Gondokoro, 26 octobre.
A Monsieur le Président de la Société de Géographie, à Paris, boulevard Saint Germain.
MONSIEUR LE PRESIDENT
Vous avez dû voir, par mes derniers rapports, que je commençais à désespérer de retrouver les traces de Saturnin Farandoul, perdu en plein cœur de l'Afrique. Tous mes efforts,

toutes mes fatigues, tout avait été inutile; nul indice de passage du célèbre voyageur n'avait pu être relevé dans les contrées qui avoisinent l'Albert-Nianza. Je vous ai longuement expliqué comment j'avais pu le suivre jusque-là. Le bateau de fer construit pour lui aux usines d'Indret, transporté secrètement à Marseille et embarqué pour Alexandrie, avait été mis à l'eau au Caire. A la première cataracte du Nil, j'ai retrouvé les Nu biens qui l'avaient transporté sur leurs épaules, à la deuxième également; plus loin, il avait été rencontré par des caravanes, etc., etc.

C'est seulement à Khartoum que les vraies difficultés commencèrent. A partir de là, nul indice, nulle trace; depuis dix mois, j'explorais inutilement le Yaubokassa, le Bertat, le Deuka, le pays des Makarakas, les lacs Albert Nianza et Victoria Nianza. Personne ne l'avait vu. Avait-il péri dans un des nombreux rapides du fleuve africain? Avait-il été massacré par quelque tribu inconnue? Toutes les suppositions étaient permises.

Malgré les périls de l'entreprise, malgré les guerres féroces qui désolent ces contrées, j'allais me diriger vers le lac Tanganyika pour y poursuivre mes recherches, lorsqu'une nouvelle terrible et malheureusement trop certaine, hélas! vint nous frapper à Gondokoro. Farandoul a été mangé par les Niams-Niams!!!

Le doute, hélas! n'est plus possible! Voici comment la nouvelle nous est parvenue. Une caravane arrivait hier des bords de l'Albert-Nianza, j'adressais sans espoir quelques questions aux nègres porteurs lorsque, à la description du bateau de fer, au portrait que je fis de Farandoul, un de ces hommes, grand et vigoureux Niam-Niam, répondit par une exclamation et se frotta joyeusement le ventre en faisant claquer ses mâchoires.

—Tu l'as vu? lui dis-je, par l'organe de mon interprète.
—J'en ai mangé! répondit-il en renouvelant sa pantomime. C'était un homme bon, très-bon!

Bouleversé par l'étonnement et la colère, j'eus de la peine à reprendre mon calme pour adresser de nouvelles questions à l'horrible anthropophage. Hélas! hélas! on ne peut plus conserver le moindre espoir; comme nous paraissions douter de la véracité de notre Niam-Niam, il parut froissé et fit venir deux de ses camarades, qui avaient goûté de l'infortuné voyageur.

C'est fini! Farandoul est perdu pour la science, ses nombreux amis n'ont plus qu'à le pleurer! Je frémis en pensant au désespoir que cette nouvelle va porter dans le cœur du lieutenant Mandibul!

Ma mission étant ainsi malheureusement terminée, dès aujourd'hui je

commence mes préparatifs de retour.
EUSÉBIN DE SAINT-GOMMER.

P.-S.—Bien entendu, j'ai fait aux Niams-Niams tous les reproches mérités par leur coupable conduite, je leur ai dit qu'à mon retour je les vouerais au mépris de l'Europe civilisée, dans tous les journaux et recueils scientifiques, dans les Académies et autres Sociétés savantes. Les misérables pleuraient, mais j'ai été implacable, et j'ai poursuivi plus sévèrement encore mon admonestation.

E. DE ST-G.

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'émoi que jeta dans le monde savant la lettre de l'envoyé de la Société de Géographie. Nous remonterons quelques mois dans le passé, et nous verrons de quels terribles événements l'Afrique centrale avait été le théâtre.....

Il est onze heures du soir, l'air est pur et frais, le thermomètre ne marque plus que 40 degrés au-dessus de zéro, après avoir oscillé entre 50 et 55 à l'ombre. Nous sommes sur les bords d'un large cours d'eau, un fleuve royal resplendissant majestueusement à la clarté de la lune et reflétant comme une carte astronomique les étoiles, ces innombrables verrières célestes qui scintillent à la voûte azurée.

Des arbres gigantesques s'arrondissent en masses confuses sur les bords du fleuve où se dressent comme de hautes colonnettes terminées par un éventail de feuilles; ces arbres sont le baobab aux mille branches géantes, une forêt à lui tout seul, les palmiers, les datiers, les rouiers, les mangliers, etc., etc.

Cette terre, à la végétation énorme et furibonde, est la terre africaine; nous sommes sur les bords du N'kari, non loin du lac Albert-Nianza, dans une région à peine effleurée par les Livingstone et le Stanley. Sur la rive, un immense feu, un vrai bûcher est allumé, devant lequel s'agitent des centaines d'ombres noires, dansant et gesticulant; d'autres ombres percent les groupes apportant encore au brasier des masses de branchage. La forêt, illuminée par les longues flammes, prend des apparences de plus en plus fantastiques; devant l'énorme brasier, les nègres roulent avec de grands efforts une masse étrange dont on ne distingue qu'imparfaitement la forme.

Enfin, les nègres s'étant écartés, cette masse devient visible, c'est un petit bateau de fer, de construction bizarre, entièrement fermé d'une couverture de métal.

Les nègres, qui probablement épiaient sa marche sur le fleuve, l'ont surpris au mouillage; trouvant les panneaux formés, ils les ont grossièrement assujettis avec des cordes et sans bruit et sans secousses ils l'ont tiré de l'eau et traîné sur le sable.

Ils ont glissé sous la coque du bateau des amas de feuilles et de bois sec, le feu a été allumé et le silence, religieusement gardé jusque-là, s'est changé en un infernal concert. Les tams tams résonnent, les nègres hurlent, et dans le lointain les